



LA LÉGÈRETÉ DES TEMPÊTES

Revue de presse au 22.12

Hiver 2015

BALL ROOM

Une fois encore, les frères Ben Aïm s'attachent à écrire un parcours d'émotions. Ils s'attellent à la tâche difficile d'incarner l'émotion avec justesse, de la piéger dans le mouvement. Un exercice d'équilibriste qui réclame une précision absolue de la distance. Être capable de dire le joli et le sale mêlé au plus profond des sensations émotionnelle n'est pas une chose aisée, évidemment. *La légèreté des tempêtes* s'en approche très près dès la première et il se pourrait que les Ben Aïm parviennent à capturer l'intangible dans la cage de scène.

Le titre porte le choix de l'ambivalence : la tempête, signe d'angoisse, de catastrophe tout autant que d'une vitalité haute, d'une nature puissante et sauvage ; accompagnée d'une déclaration de légèreté. Les danseurs sont donc tirillés, emportés par le mouvement circulaire, les torsions, les spirales ; chacun marqué différemment par un même contexte. Des solos font poids, souligne la spécificité de chacun, sa tempête personnelle contenue dans la tempête commune. Le désir – émotion centrale de cette création – affiche es formes multiples, ses extensions et ses retenues, sa folie sous-jacente.

La grande réussite de la pièce apparaît dans le tissage lâche qui unit l'ensemble des éléments portés sur scène. Du bocal d'eau éclairé dans lequel les visages cherchent l'apnée au costume mi-vêtement de travail, mi-plumes fastueuses du chanteur instrumentiste, Icare essentiel. Des cubes mobiles qui portent les violoncellistes aux corps immobilisés par l'assise et la tenue de l'instrument vibrant malgré tout au subtil travail de lumière de Laurent Patissier. La danse se trouve prise sous les feux croisés d'une douce tempête. La bande-son est à couper le souffle, chant et violoncelle explore diverses traditions, la diphonie enivre. La danse organique, entre exposition intime et distance maintenue, s'offre sans détour. On la voudrait parfois plus rugueuse pour entendre le fracas dans le calme, la brutalité dans la poésie. A suivre.

Marie-Juliette Verga

Décembre 2014

"LA CULTURE EST UNE RÉSISTANCE À LA DISTRACTION" PASOLINI

La Terrasse

Créée à Mâcon, la nouvelle pièce de Christian et François Ben Aïm fait une halte en Ile-de-France. François Ben Aïm nous invite à découvrir les tumultes et les tourbillons du désir, dans tous ses états.

« La question du désir est au cœur de la pièce, comme un moteur à toutes sortes d'émotions, de sentiments, d'élans, bien au-delà d'une chose qu'on cantonnerait au désir charnel. Ce sont toutes les forces, de quelque nature qu'elles soient, qui nous animent, nous mettent en action, mais aussi les forces contraires qui s'opposent à cette mise en mouvement. Cela décrit un paysage émotionnel de sentiments, de gestes, d'attitudes – un paysage impermanent car notre désir va et vient, se fait et se défait. Les interprètes le parcourent avec une espèce de curiosité joyeuse, disponible, ouverte, comme un dialogue avec soi-même et ses émotions, qu'elles soient tristes ou joyeuses. Il s'agit d'une exploration sensible de l'ordre de l'intime mais aussi de l'exposition de soi : se mettre au-dessus de soi-même, à observer ce qui nous malmène, ce qui nous agite, ce qui nous met dans tous nos états, dans une sorte de détachement. Comment peut-on être complètement investi dans tous ces états de corps, et en même temps essayer d'échapper à une forme figurative de ces états ?

Une sorte d'irrésolution

C'est la première fois que nous travaillons à partir d'une musique spécialement écrite par Jean-Baptiste Sabiani. Elle a constitué la base de la structure de la pièce. S'il avait le champ libre pour composer la musique, sur le thème du désir, nous avons insisté sur l'idée d'une tension souterraine, comme une chose qui ne pourrait jamais se résoudre. Rester ainsi dans une sorte d'irrésolution, et du coup par la musique, par son jeu d'accumulations, de reprise de motifs, de variations, tenter quelque chose qui se suspend, se maintient en l'air. On a cherché avec les interprètes à voir comment on pouvait être en contrepoint de la musique ou s'accorder avec elle, et physiquement comment composer chorégraphiquement des formes d'urgence, des changements, des effets de *switch*, des variations rapides d'un état à l'autre. Le chanteur-percussionniste et les trois violoncellistes sont situés au-dessus des danseurs, et délivrent leur flux d'énergie en faisant couler la musique sur eux. Le côté terrien, horizontal de la danse et la dimension verticale de la musique se croisent, se confrontent et se combinent. »

Propos recueillis par Nathalie Yokel

Le 13 novembre 2014

DANSER

canal historique

Trois violoncelles surplombent la scène, à l'image de dieux tutélaires dont l'identité est flottante, êtres extra-ordinaires venus d'on ne sait où. La voix de Bruno Ferrier s'élève alors, venue de l'aube de l'humanité, ou d'un autre monde.

Soudain, les danseurs s'élancent, comme un grain traverse le paysage. La Légèreté des tempêtes, bien nommée, ressemble à une houle, à un trouble atmosphérique, d'où surgit brusquement un corps, arrêté dans sa course, prêt à repartir dans de nouvelles trombes de mouvement.

Il n'y a pas de thème ni d'histoire, juste des inflexions du temps qui modèlent les corps et modulent les gestes – si extraordinairement justes que chacun d'entre eux font sens et donnent une couleur à l'ensemble.

La danse jaillit dans des tourbillons de nuées fines et légères, des mouvements vertigineusement empilés s'écroulent les uns sur les autres dans un fracas silencieux. Frisson et profondeur agite les corps au passage d'un archet, à la fois pause et caresse qui réduit l'ensemble à la seule sensibilité.

La Légèreté des tempêtes est aussi volatile et orageuse que les oscillations du désir, ses trajectoires pleines de remous, dans une atmosphère chargée par la voix qui imprègne de son chant des contours magnétiques. Des images incongrues voyagent, comme cet oiseau étrange en tenue d'aviateur, ou ces femmes qui s'enroulent comme des flammes.

Rythmée impeccablement par la musique de Jean-Baptiste Sabiani, on surprend la danse en flagrant délit de mouvements, prise dans une urgence vitale, organique, essentielle. Au gré de sauts surprenants, de courses hâtives, de torsions infinies se déploie une gestuelle inédite, habitée par les interprètes, qui nous emporte dans ses revirements et ses courbures, ses élans et ses accalmies, ses méandres assoupis.

La Légèreté des tempêtes, dans ses essors et ses rémissions est une pièce jubilatoire, palpitante, qui réunit en un seul torrent musique et chorégraphie, pour nous faire voir une anatomie de la sensation.

Agnès Izrine

Le 12 novembre 2014

Mouvement.net

Avis de tempête

La Légèreté des tempêtes, de Christian et François Ben Aïm, variation sur couples antagonistes.

Nous sommes tous frères. Ou presque. Telle est la part de notre devise républicaine encore effective – la liberté, en démocratie formelle, ne parlons pas des autres !, tend à devenir peau de chagrin, quand s'aggravent les inégalités. Frères comme les Marx. Les Nicholas. Les Lumière. Les Ek. Pas nécessairement jumeaux, ce qui apporterait trop de confusion, peut-être. Le problème des frères, comme celui des fils – et les Ben Aïm sont les deux à la fois –, étant pour chacun d'eux de se faire un prénom. Cette question a été une fois pour toutes tranchée, dans le cas qui nous occupe, depuis que l'un, Christian, a choisi d'apparaître au grand jour, sur les planches du théâtre à l'italienne, tandis que l'autre, François, se maintient à distance, au fond de la salle, attentif à ce qui se passe sous les *sunlights* et – probablement aussi – aux réactions du public.

Il nous a donc été donné de découvrir la dernière pièce de Christian et François Ben Aïm, *La Légèreté des tempêtes*, entre Toussaint et Armistice, au théâtre de Mâcon – scène nationale du Val de Saône. On cherche à y explorer, à sa façon, semble-t-il, « cet obscur objet du désir ». La mayonnaise dialectique prend, s'épaissit puis s'allège, avec les ingrédients suivants formés de couples antagonistes listés dans la note d'intention : suspension-tourbillon, douceur-violence, apnée-respiration, tristesse-joie, résistance-abandon, brutalité-poésie, chute-équilibre, fracas-calme, oppression-liberté, impuissance-vigueur.

Christian donne de sa personne, omniprésent durant tout le spectacle, accompagné, soutenu, malmené, manipulé par un trio d'excellentes danseuses (Aurélie Berland, Florence Casanave, Mélodie Gonzales) qui interprètent différents rôles, diverses facettes de l'Éternel féminin, et incarnent les pensées volantes des auteurs, leurs sensations fugaces, jusqu'à donner du sens aux faits et gestes les plus quotidiens, produisant ainsi une chorégraphie siamoise. Contrairement à leur habitude, les deux frérots ont passé commande à leur fidèle compositeur, Jean-Baptiste Sabiani, qui a pu leur fournir d'avance des morceaux destinés à être joués *live* par une formation assez particulière : trois violoncellistes (en l'occurrence, Mathilde Sternat, Lili Gautier, Frédéric Deville) et un chanteur-percussionniste-ambianceur (l'infatigable boute-en-train Bruno Ferrier).

Une mélopée aérienne, ornée d'harmoniques diphoniques diffusées en playback, sert d'introduction à la pièce, dans une pénombre peu à peu ajourée de spots chaleureux dévoilant le *cantor* et le trio de violoncellistes haut perché sur des estrades vertigineuses. La clarté du chant a capella est troublée par l'écho de celui-ci, ainsi paradoxalement annoncé, puis par le frotti-frotta des manieurs d'archet. Cette impureté assumée fait partie du jeu. Quoique la musique soit écrite, si l'on en juge par la présence de partitions, une part non négligeable est laissée à l'inspiration du moment. Les éléments étant donnés et les rôles distribués, l'interprétation a aussi son mot à dire ! Musicalement parlant, nous notons des réminiscences baroques, romantiques ainsi que des *gimmicks* droit issus de la musique répétitive.

Les chorégraphes ont, avec le créateur en matière d'éclairage du spectacle, Laurent Patissier, cherché à donner « de l'épaisseur à la lumière », ce qui défie sans doute les lois scientifiques mais qui se justifie sur le plan plastique. Les bains lumineux résultent de mélanges de teintes bistres et de différents niveaux de gris. On retrouve cet équivalent dans

la musique et le chant, proches de la plainte, pouvant varier de la douceur à la douleur, et dans la danse qui nous est proposée, âpre, brute, par endroits saccadée.

Nous avons déjà remarqué Aurélie Berland dans le spectacle pour enfants des Ben Aïm, *La Forêt ébouriffée*, et apprécié toute sa qualité gestuelle. Nous avons découvert ici le talent expressif de Mélodie Gonzales interprétant les coquettes hautaines et la nature comique de la très fluide et gracieuse Florence Casanave.

Les spectateurs mâconnais ont longuement applaudi et plusieurs fois rappelé danseurs et musiciens.

Nicolas Villodre

Le 10 novembre 2014



Vendredi soir, le public est venu très nombreux assister à la création La Légèreté des tempêtes, dernier spectacle de Christian et François Ben Aïm, danseurs-chorégraphes.

Les spectateurs ont ressenti la magie impalpable, unique, fugitive parfois, ainsi qu'une immense prise de risque. En effet, une création de spectacle a toujours quelque chose de magique : celle de la première fois, qui ne se répètera jamais.

Quatre danseurs, trois musiciens violoncellistes juchés sur d'imposants cubes noirs, et un chanteur-percussionniste, ont pris possession de la grande scène, qui est devenue terrain de vie. Vie intime, vie intérieure, vie invisible mais vie qui s'exprime, se répand, se répond, se heurte, lutte, bout, hurle, mais ne fuit pas.

Opposition des êtres, opposition de l'être avec lui-même, contradiction perpétuelle et réconciliation incessante, combat à la fois inutile et nécessaire, désir d'être un autre mais impossibilité de se quitter soi-même... c'est tout cela qui surgit de La Légèreté des tempêtes, aussi profonde qu'un questionnement sans réponse.

Marie Salerno

Le 7 novembre 2014



MÂCON. - Vendredi 7 novembre. Itinéraire d'artistes écorchés par la vie



La nouvelle création des frères Ben Aïm, sur le fil du rasoir, entre la chute et l'équilibre...

La Scène Nationale de Mâcon reçoit ce soir les frères Ben Aïm, deux chorégraphes au langage scénique innovant, captivant, débarrassé du superflu.

La Compagnie de danse contemporaine CFB 451 est dirigée par Christian et François Ben Aïm, deux frères unis par des liens artistiques venus s'ajouter à ceux du sang. Après L'Ogresse des archives et son chien ..., les deux chorégraphes reviennent à Mâcon avec une équipe de quatre danseurs et quatre musiciens pour présenter La légèreté des tempêtes, leur nouvelle création.

Celle-ci prend pour point de départ l'itinéraire d'artistes écorchés par la vie comme Nijinsky, Claudel ou Picasso, et déroule un thème cher à tout être – poète, danseur, peintre ou non : le désir, celui qui guide chacun des tableaux de cette œuvre, et chacun des interprètes qui la font naître en direct ; celui, aussi, qui s'impose comme l'émotion principale de la vie, et qui, quelque part, fait naître et justifie toutes les autres, pour le meilleur ou pour le pire...

La partition dansée portée par les quatre interprètes de La légèreté des tempêtes offre des images édifiantes, où la simplicité du moyen déployé est là pour mieux voir le propos s'illuminer, comme de lui-même. La musique, très présente également – une œuvre pour violoncelles et voix humaine – soutient l'ensemble (ou est soutenue par lui, allez savoir). Un spectacle pour s'interroger sur le monde, ses locataires, soi.

Marie Salerno

Le 7 novembre 2014



Les frères Ben Aïm créent le 7 novembre au Théâtre Scène Nationale de Mâcon, leur dernière pièce, *La Légèreté des tempêtes*. Nous en avons profité pour les interroger sur leur parcours, leurs désirs, leur création.

DanserCanalHistorique : Christian et François Ben Aïm, vous êtes frères, comment en êtes-vous venu à chorégrapier ensemble ?

Christian Ben Aïm : C'est venu d'une réflexion commune. Nous étions tous les deux au Québec, en fin de formation, et nous allions voir des spectacles qui nous ennuyaient.

François Ben Aïm : Nous avons l'impression de ne pas trouver ce que l'on nous avait enseigné, ou ce qui avait été mis en valeur dans cette formation. Ça nous a poussé à vouloir mettre cet enseignement à l'épreuve.

DCH : Vous avez été formés au Canada ?

Christian : À Québec, nous étions interprètes. J'ai travaillé avec Carbone 14 et François avec Angelika Oei, une chorégraphe néerlandaise. Mais nous avons été formés en banlieue parisienne, par des gens qui venaient de chez Étienne Decroux, à l'école du Carré Sylvia Monfort et un peu au Théâtre du Mouvement.

DCH : Pourrions-nous revenir sur votre parcours ?

Christian : Nous travaillons depuis dix-sept ans ensemble et nous avons une vingtaine de créations de formats très différents à notre actif. À la suite de *L'Ogresse des archives et son chien*, qui portait sur la thématique des contes, et après *Valse en trois temps*, un travail plus formel, nous arrivons dans notre parcours à une nouvelle étape qui consiste à aimer mélanger une tendance onirique, ou une certaine narration, à une recherche plus chorégraphique, plus physique, du mouvement, de l'écriture. Nous visons à rassembler ces deux modes de travail, pour que nos pièces puissent signifier et raconter d'un seul et même mouvement. Par ailleurs, nous avons invité des musiciens à occuper la scène avec nous dans nos dernières créations. Du coup, nos projets se sont concentrés sur le rapport du corps à la musicalité, sur l'écriture du mouvement en relation avec la musique. Contrairement à nos premiers spectacles où nous étions plus proches d'une narrativité, en adaptant, par exemple, des textes de Bernard-Marie Koltès ou Peter Handke, nous privilégions d'avantage ce rapport tout en conservant l'émotion, l'incarnation, tout en sachant que l'interprète doit se mettre au service de cette musicalité. Il ne s'agit pas pour autant de créer des formes abstraites qui supposeraient d'oublier la personne ou la personnalité des interprètes, mais de l'appréhender par un autre biais, de les amener à être traversés par de nouveaux apports.

François : Pour mettre en perspective ce que dit Christian, c'est vrai que nous venons initialement du théâtre de mouvement. Nous avons ouvert cette discipline initiale aux arts du cirque, au théâtre, et la danse contemporaine est venue rassembler toutes ces approches pour devenir notre sillon principal, mais en assumant nos origines artistiques et en nous

plaisant à mêler tous ces apports. Nous nous sommes formés « sur le tas » en créant assez tôt nos premières pièces. C'est sans doute pourquoi nous aimons remettre en jeu les procédés scéniques. Nous avons fait appel à la vidéo, nous avons récemment mené un projet avec des marionnettistes contemporains... Donc nous nous situons au croisement de plusieurs disciplines, mais cette pluridisciplinarité a convergé dans le corps de nos interprètes. C'est-à-dire que nous sommes de plus en plus exigeants sur l'écriture chorégraphique sans perdre pour autant de vue une dimension intime ou personnelle que nous cherchons à révéler sur scène. Donc, l'interprète doit être capable d'être traversé d'émotions ou de sensations sans en être la dupe. Il doit à la fois être sincère dans ce qu'il ressent tout en restant distancié par rapport à ce qu'il est en train de produire. Pouvoir être dans l'émotionnel tout en restant concentré sur l'aspect physique, ou des contraintes presque abstraites. Nous aimons bien jongler avec tous ces éléments.

DCH : Justement, comment organisez-vous vos chorégraphies avec tous ces éléments ? Et comment arrivez-vous à créer en binôme ?

Christian : Je crois que ce qui est au cœur de notre travail c'est l'émotion, ou l'écriture de l'émotion. Du coup, comme l'a indiqué François, il nous faut travailler sur la distance et sur l'incarnation. Notre problématique pourrait se résumer à quelle écriture physique peut libérer cette émotion ? Ce qui nous raccorde François et moi, c'est que nous pouvons avoir deux visions, des envies ou des chemins différents, mais finalement nous nous retrouvons à cet endroit-là. Nous nous sommes aperçus, au fil du temps, que nos interprètes avaient des caractéristiques similaires.

François : Il ne s'agit pas d'être débordé par soi-même ou de se laisser aller à l'émotion, à une dramatisation. Pour prendre un exemple, nous travaillons surtout sur des processus de double contrainte, ou dans deux directions contradictoires. Et du coup, cela provoque une nécessité de mise à distance tout en étant à 100% dans ce que nous sommes en train de faire, et ça nous permet de dégager des chemins physiques pour réaliser ces itinéraires psychiques ou mentaux. Ce sont ces zones de fragilité ou d'hésitation qui permettent de convoquer des sensations ou des sentiments intimes sans être happé par une sorte de pathos ou de mélodrame. Ce sont des états de corps qui nous traversent. Qui font que l'on est agi, mais, encore une fois, pas emporté. Ce sont des états de présence qui se conjuguent à l'action, à l'événement.

Christian : Nous travaillons sur cette dimension en lien avec la musique, la tonalité, les harmoniques, la mélodie, les comptes... Comment tout cela entraîne le corps et produit une physicalité d'où sourd le mouvement. Du coup, la musique devient émotion transposée dans le corps, et fait surgir une forme, un tracé, une courbe. Mais nous pouvons opérer de la même façon à partir d'un texte ou d'une photographie.

DCH : Comment travaillez-vous avec les danseurs ? Vous répartissez-vous les tâches ?

François : Nous travaillons beaucoup avec les danseurs sans se répartir particulièrement les rôles. Nous utilisons des thématiques, nous expérimentons. Ils nous font des propositions en retour. Parfois nous leur apportons des matériaux plus personnels, des séquences, des phrases, des contraintes, mais nous sommes toujours dans une forme de va-et-vient qui permet de laisser surgir la part intime de chacun.

Christian : Nous avons fait beaucoup d'auditions pour *La Légèreté des tempêtes*, et c'est là que nous réalisons que la difficulté c'est de trouver des danseurs prêts à puiser dans leur fonds, à parler d'eux, avec leurs « tripes ».

François : Je nuancerais. Ça tient beaucoup également à leur physicalité. Au fil des années, s'est définie une sorte de silhouette, des caractéristiques physiques qui nous sont essentielles. Notamment, le rapport au sol, au centre, à l'organicité du mouvement. Il y a

cette combinaison d'une implication maximale et d'un engagement couplé à un certain détachement qui permet à l'interprète de se métamorphoser pour servir le propos.

DCH : L'arbre et la forêt sont des éléments récurrents qui jalonnent bon nombre de vos pièces pourquoi ?

Christian : Nous sommes des terriens, ancrés dans le sol, même si nous cherchons à nous élever avec légèreté dans les airs. Cette contradiction dans l'élévation est un paradoxe que nous aimons et l'image de la forêt, à la fois obscure et dense, ou calme et lumineuse comme une clairière, nous correspond assez bien.

François : Si j'imagine un milieu naturel, ce ne sera ni l'eau, ni l'air. Donc la forêt est un bon endroit qui coïncide avec ma sensibilité.

Christian : C'est aussi en relation avec l'imaginaire du conte. Nous devons être encore de grands enfants. Nous avons besoin de raconter et de nous raconter des histoires.

DCH : Parlez-nous de votre création, La Légèreté des tempêtes...

François : Par le biais du titre, il y a évidemment cette idée de contraste, d'ambivalence. Nous sommes à la recherche d'états physiques, de présences qui nous donnent une sensation de trouble, d'être sur le fil du rasoir. Nous avons souhaité explorer la notion de désir au sens large, c'est-à-dire, l'élan vital, les forces qui nous animent, qui nous poussent à agir, mais qui sont également empêchées ou contraintes.

Christian : La thématique du désir nous permet de questionner toutes nos folies, nos envies. Nous voulions traiter cette création comme une sorte de film choral, qui suivrait le parcours de quatre danseurs, de quatre personnes qui vivent des événements similaires mais les traduisent très différemment. Comme si chacun cherchait ses tempêtes intimes. Nous avons cherché rendre compte physiquement de ces élans et de ces rétentions, de ces abandons.

DCH : La musique est très spécifique à cette création, semble-t-il ?

François : La spécificité essentielle de cette pièce est que nous avons passé commande à un compositeur, Jean-Baptiste Sabiani, pour qu'il crée la musique avant même que nous ne commencions la création.

Christian : Dans *L'Ogresse des archives et son chien* nous avons travaillé avec un violoncelliste et un chanteur percussionniste. Et nous avons envie de poursuivre avec ces deux musiciens. Nous aimons beaucoup l'alliance voix, violoncelle. Du coup, la composition est écrite pour trois violoncelles et un chanteur qui sont présents sur scène.

François : Il y a une tension continue dans la partition musicale comme dans la chorégraphie. Car pour nous, c'est à l'image du désir qui ne peut être satisfait sous peine de disparaître.

Christian : *La Légèreté des tempêtes* questionne notre difficulté à être dans l'arrêt, dans la suspension, le don. Comment on peut être tiraillé par des forces invisibles, intérieures. Dans *La Légèreté des tempêtes*, il y a une dimension très physique. C'est peut-être une des premières fois que nous éprouvons une forme d'abandon dans le mouvement, comme si, après la tempête, les corps cédaient, se laissaient aller au repos.

Propos recueillis par Agnès Izrine

Le 6 novembre 2014



La légèreté des tempêtes » en création nationale

Les frères François et Christian Ben Aïm présentent ce vendredi, au Théâtre Scène Nationale de Mâcon, leur dernier spectacle « La légèreté des tempêtes », qu'ils ont peaufiné durant leur résidence mâconnaise. Rencontre.

La légèreté des tempêtes, un titre qui porte une contradiction. Pourquoi ce titre ?

Nous avons souhaité créer un spectacle de contrastes, d'oppositions, d'ambivalence, qui ne sont rien d'autre que les questionnements de chacun. Nous sommes tous partagés entre nos désirs, nos envies, nos pulsations, entre ce qui nous freine et ce qui nous pousse en avant. Ces questionnements peuvent être intimes ou collectifs, mais ils existent toujours.

Apportez-vous une réponse à ces questionnements ?

Non, nous les mettons juste en avant. Comme nous mettons en avant, cette quête perpétuelle de besoin de repos, de calme, cette difficulté de ne pas rester sans rien faire dans sa chambre. Puis-je réussir à arrêter de vouloir ? Puis-je être dans l'instant et dans l'être ? Ce spectacle est à la fois une tentative de légèreté et une envie de tempête intime. L'ambivalence absolue !

Comment est construit ce spectacle ?

Sa spécificité a été de faire appel à un compositeur à qui nous avons commandé une partition musicale pour trois violoncelles et un chanteur-percussionniste. C'est un élément fort de ce projet, le compositeur avait la tâche de traduire en musique, ces tiraillements, cet abandon, cette recherche perpétuelle. Et nous avons intégré la musique dès la première répétition. Elle était en quelque sorte, le "5e élément" (NDLR : ils sont quatre danseurs sur scène) qui devient un peu le fil dramaturgique du spectacle.

Le Théâtre Scène Nationale de Mâcon vous a accueilli en résidence d'une dizaine de jours. C'est important pour vous, ce soutien ?

C'est indispensable ! C'est ce qui nous permet de tout rassembler et l'équipe nous aide de son mieux. Ce sont là des moments précieux, intenses, concentrés. Tous les spectacles devraient pouvoir bénéficier de telles conditions.

Propos recueillis par Marie Salerno